

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 30 décembre 1782

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 30 décembre 1782, 1782-12-30

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/2259>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitVous me faites un grand plaisir de m'apprendre...

RésuméCompassion pour Anaxagoras. Paix imminente en Espagne, Orient menacé d'une nouvelle guerre. Raynal. Tolérance. Que Villars imprime ce qu'il veut à Neuchâtel. Publication des œuvres de Volt. Vœux de bonne année.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire82.65

Identifiant964

NumPappas1947

Présentation

Sous-titre1947

Date1782-12-30

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons
Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXV, n° 264, p. 246-248
Lieu d'expédition Potsdam
Destinataire D'Alembert
Lieu de destination Paris
Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français
Source impr.
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification
le 20/08/2024

Preuss XXV, 264, pp. 246-248

30 décembre 1782 Frédéric II à D'Alembert

Pages 1947

Inr. 964

246

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

~~P. S. Un homme de lettres estimable, M. de Villars, me prie de présenter à V. M. cette lettre et le prospectus d'un journal qu'il se propose d'imprimer. Sire, dans vos États, à Neuchâtel; il demande la protection de V. M., et tâchera de s'en rendre digne.~~

264. A D'ALEMBERT.

Le 30 décembre 1782.

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convalescence. C'est le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs intestins. De tous les maux que nous sommes condamnés à souffrir, ceux de la pierre sont les plus violents, et exigent le plus de compassion, surtout quand des gens de mérite comme Anaxagoras en sont affligés. Pour moi, je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de madame la goutte, qui n'est pas non plus une aimable commère. O mon cher d'Alembert! autrefois nos lettres ne parlaient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à présent, chaque jour nous arrache quelque chose de notre existence. Cela me fait souvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que son fils avait été tué à la bataille de Leuctres: «Je ne l'avais pas mis au monde pour être immortel.»^a

Si vos amiraux et les Espagnols font la guerre, c'est en veillant à la conservation de leur monde, et ils font fort bien, parce que la paix va se conclure. L'idée des batteries flottantes était

^a Dans une lettre au général Fouqué (L. XX, p. 135), Frédéric attribue les mêmes paroles à une Lacédémonienne qui les aurait prononcées après la bataille de Marathon. Peut-être a-t-il confondu quelques traits semblables, reminiscences de ses lectures. Élien, par exemple, dit que le philosophe Anaxagoras, ayant reçu la nouvelle de la mort de ses deux fils, répondit: «Je savais que je les avais engendrés mortels;» et Stobée fait dire à Gorgone, femme de Léonidas, donnant à son fils son bouclier: «Ayez un drossin.»

assurément très-hétérodoxe, et ne pouvait réussir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choses difficiles; mais les impossibles, ils les abandonnent aux fous. On menace sans doute l'Orient d'une nouvelle guerre. On veut placer le derrière du marionnet Constantin^a sur le sofa de Mustapha, et l'on dit que le César Joseph veut partager les dépouilles: les houis du sérail seront bien pour lui.^b Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit sur la révocation de l'édit de Nantes, et quand l'ouvrage sera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les champs Élysées. Pour moi, je me suis prescrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et modernes, et de n'imiter jamais les mauvaises. Je laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, et je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de la liberté de suivre de même l'impulsion de la raison et de ma façon de penser, et pourvu que, par de justes entraves, on empêche les moines de troubler la société, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce M. de Villars, qui n'est pas le maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puissants, et ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux sur les prérogatives de leur infailibilité et sur leurs dignités. Vous savez que les prêtres les appellent les images de Dieu sur la terre;^c ces fous le croient de bonne foi, et les fol-

^a Constantin Paulowitsch, né le 8 mai 1779.

^b On en veut furieusement au sofa de Mustapha, que l'on croit qui siérait bien à l'Empereur, qui semble vouloir en partager les dépouilles, sans excepter les houis. (Variante de l'édition Bastien, t. XVIII, p. 393.)

^c Voyez les *Anecdotes von König Friedrich II*, publiées par Frédéric Nicolai, t. II, p. 139 et 141, et *Johann George Solzer's Lebensbeschreibung, von dem selbst aufgesetzt, aus der Handschrift abgedruckt, mit Anmerkungen von J. B. Merz und Fr. Nicolai*. Berlin, 1809, p. 65. Voltaire dit dans sa lettre à Frédéric, du 8 mars 1738 (t. XXI, p. 177 de notre édition): «Je dirai, dans mon portrait, de votre personne, ce que les flatteurs disent des rois, qu'ils sont les images de la Divinité.» Voyez aussi les lettres du même à Frédéric, du mois de juin 1740, du mois d'avril 1742, et du 15 avril 1760, t. XXII, p. 9 et 57, et t. XXIII, p. 76. Dans son *Examen critique du Système de la nature* (t. IX,

lieulaires sont dans la nécessité de les respecter, en ménageant leur délicatesse infinie avec la plus scrupuleuse attention. Si l'image de Dieu de Versailles défend la publication des œuvres de Voltaire, les libraires suisses, hollandais et allemands gagneront à l'impression ce que des libraires français auraient pu profiter, et vos prêtres, quoi qu'ils fassent, ne ressusciteront pas à la fin du dix-huitième siècle la bienheureuse stupidité des siècles dix et onzième. Les gens qui pensent et qui combinent des idées sont très-désabusés de fables. La Sorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la stupidité, et elle se contente que la masse imbécile du peuple la suppose invulnérable. Je vous souhaite la bonne année; surtout n'ayez plus de colique néphrétique, et suspendez votre voyage jusqu'à mon départ. Sur ce, etc.

265. DE D'ALEMBERT.

Paris, 16 février 1783.

Sire,

Ma santé n'est, depuis plus de trois mois, qu'une alternative continuelle de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, et de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers moments pour mettre aux pieds de V. M. les sentiments que je lui dois à tant de titres, et surtout pour lui témoigner ma vive reconnaissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, et le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur, d'une part, et, de l'autre, l'affaissement et l'abattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien qu'au bonheur de V. M., à sa conservation, et aux bonnes nouvelles que M. le baron de Goltz me donne

p. 163). Frédéric explique le vrai sens des mots qui nous occupent; et dans sa lettre à d'Alembert, du 18 octobre 1779 (L. XXIV, p. 305), il appelle Louis XIV une des images de Dieu sur terre.